

Aussi loin que je remonte dans ma mémoire intellectuelle, je me reconnais attiré par tout ce que désigne le mot de *labyrinthe*. Symbole, métaphore, structure, concept, forme, je l'ai gardé présent à l'esprit, un peu à la façon dont les maîtres zen disent que chacun doit garder son *koan* bien en face de soi. Le mot même de labyrinthe, d'origine incertaine, à la fois concret et abstrait, est un vocable plénier, un mot-diamant, qui résiste à la dissection linguistique.

À maintes occasions, en public et en privé, on m'a posé la question : Mais qu'est-ce donc que le Labyrinthe ? J'ai fini par répondre : la figuration et la conceptualisation, les plus universellement répandues, du *bios*, du vivant.

Ce qui nous échappe sans cesse, ce que nous percevons comme épars, discontinu, dispersé, interrompu, le Labyrinthe nous permet – illusion ou non – de l'assembler, de le structurer. Le Labyrinthe conjure et contient l'angoisse.

Interroger le Labyrinthe – pour en finir avec l'idée toute romaine (Virgile, Lucrèce) de « détour maléfique » et d'« infinie stupeur ». Apologie du détour et de la dérive (Jorn, Constant, Debord au début du situationnisme). Une façon d'*amor fati*, d'invocation à la chance. Convertir le hasard en attente attentive.

Obligatoire, le Labyrinthe ! Inévitable. Comme dans ce dessin de Rudyard Kipling illustrant *Le Crabe qui jouait avec la mer*, l'une des *Histoires comme ça*. Très chargé quoique parfaitement lisible, le dessin montre « Pau Amma, le Crabe qui s'échappe, tandis que l'Aîné des magiciens cause avec l'Homme et sa Petite-Fille-à-lui-tout-seul », parmi toute une faune et une flore surnaturelles dont Kipling nous parle comme allant de soi. Avec, tout à coup, cet insert : « La chose qui a l'air de briques et devant laquelle se tient l'Homme, c'est le Grand Labyrinthe. Quand l'Homme aura fini de causer avec l'Aîné des magiciens, il ira se promener dans le Grand Labyrinthe parce qu'il le faut. »

Parce qu'il le faut : dans ma lecture d'enfant, est-ce là ce qui m'avait frappé ?

Qui entre dans le Labyrinthe quitte l'Espace Extérieur pour l'Espace du Dedans (Henri Michaux, grand labyrinthe). Il met *les deux espaces* comme en symbiose, mais énigmatique.

Sortir du Labyrinthe – par une porte à tambour ! Benjamin Péret et André Breton l'ont conçu, écrivant dans leur *Calendrier tour du monde des inventions tolérables* : « Porte à tambour, construite à la demande du patron du Café anglais qui, pour célébrer Evans à son retour de Crète, réduisit le labyrinthe à sa plus simple expression. »

Benjamin Péret encore, mais cette fois en collaboration avec Paul Eluard, c'est l'un de leurs *152 proverbes mis au goût du jour* : « Les labyrinthes ne sont pas faits pour les chiens. »

Il y a là deux très rares occasions où le labyrinthe est traité par l'humour. Il est vrai que nous sommes en surréalisme, et le surréalisme s'est voulu sans inhibition face

aux grands thèmes mythologiques et autres. Celui qui a poussé le plus loin la désinvolture est certainement Édouard Jaguer dans ses poèmes : « An 1931, délivrance de Prométhée par Icare », « An 1971, apercevant de loin la torpédo d'Ulysse, Pénélope laisse ses prétendants faire tapisserie ».

Ou encore Maurice Henry, dessinateur d'humour (on ne sait comment dire au juste). Animé d'un véritable esprit poétique (il fut du *Grand Jeu* avec Daumal et Gilbert-Lecomte puis des amis d'André Breton), il se projetait volontiers dans la figure emblématique du Minotaure. L'un de ses dessins les plus évidents – évident comme on dit : bien sûr ! – montre un labyrinthe de cloisons vu en surplomb. À l'entrée, une jeune Ariane très inquiète, tenant à l'oreille un téléphone dont le fil conduit, traversant le labyrinthe, jusqu'à un Thésée terrifié, muni d'un téléphone lui aussi. Au centre, le Minotaure joue à cache-cache. « Allô, Ariane ? » est la légende du dessin.

Je me rappelle que le Minotaure de Maurice Henry servait d'enseigne à une petite librairie rue des Beaux-Arts. Tenue par le toujours souriant Roger Cornaille, c'était un lieu de rencontre et de diffusion, tout à fait exceptionnel pour la poésie, le cinéma et l'art d'avant-garde. Avec un accueil particulier pour le surréalisme dans ses développements de l'immédiat après-guerre. La librairie du Minotaure se trouvait sur un site stratégique : à côté de la galerie de Pierre Loeb (le tout premier qui se soit intéressé à Jorn et à Cobra) ; en face de la Galerie Cravenne, où Charles Estienne a réuni son deuxième salon *Octobre*, qui a marqué la conjonction de la non-figuration, du surréalisme et de Cobra. Comme j'ai beaucoup fréquenté ce triangle magique dans mes jeunes années, je puis dire que ma vie intellectuelle s'est quelque peu organisée sous l'œil goguenard du Minotaure de Maurice Henry.

J'ai ensuite retrouvé la figure du Minotaure lors de mon premier séjour en Suède, à Malmö, en 1948, chez le peintre *imaginiste* Max Walter Svanberg. (Les *Imagistes* de Malmö ont été l'une des composantes du groupe Cobra.) J'ai dû voir alors, dans l'atelier de Max Walter, ce tableau (maintenant au National Museum de Stockholm) célébré par Breton et Mandiargues, et qui est une sorte de portrait, aussi composite qu'un Arcimboldo mais sans chercher l'illusion d'optique. Minotaure de profil, à la fois taureau, femme, idole, oiseau, cheval. Le cou est une icône, le buste a des seins de femme, la corne qui fait cimier est un bec de choucas... « Nous sommes des mondes créés par tous les objets dont nous rêvons », disait Max Walter, et c'est le titre d'un autre tableau de la même époque. Son *Minotaure* est une œuvre exemplairement labyrinthienne, de celles qui proposent à l'œil de divaguer, selon l'esthétique du grand maniérisme à quoi on peut la rattacher.

Dans ces mêmes années, je me suis mis à traduire – plus exactement : transcrire – en français les poètes suédois. À commencer par Erik Lindegren, dont le poème « Icare » inaugure *Le Sacre de l'hiver*, recueil dont je publierai une traduction aux éditions du Mercure de France.

Dans ma première version du poème, je l'avais mis au *tu*, comme si le poète s'adressait directement à Icare. Aujourd'hui, je le remets au *il*, rétablissant ainsi la distanciation de l'original.

S'apaisent maintenant ses souvenirs du Labyrinthe
Et ce seul souvenir : comment s'accrurent les cris, la
confusion
jusqu'à l'envol enfin de la terre.

Et comment les crevasses qui avaient réclamé
des passerelles dans sa poitrine
se refermèrent lentement comme des paupières –
comment passèrent les oiseaux
telles des navettes ou des flèches –
comment la dernière alouette qui effleura sa main
tomba comme on chante.

Il fut pris dans le labyrinthe des vents, taureaux aveugles,
cris de lumière, précipices,
haleine tourbillonnante, tout ce qu'il avait longuement
lentement appris à contrer –
gagnant, regard et vol, de l'altitude encore.

Maintenant il monte seul dans un ciel sans nuage,
libre espace de l'aigle et fracas des réacteurs,
monte vers un toujours plus clair soleil
vers plus de clarté, plus de froid
vers un plus fort gel de son sang,
la fuyante cascade des âmes –
prisonnier dans l'ascenseur sifflant, bulle gravissant
la mer vers le mirage aimanté de la surface :
se déchire la membrane amniotique, transparence
proche,
tourbillon des signes dans les eaux jaillissantes,
azur détruit, murs abattus
et de l'autre côté ce cri désespéré :
abîmée la Réalité

sans Réalité naître !

Marqué par Lindegren et les 40-talistes, mon premier recueil, *Dépaysage*, a été écrit principalement en Suède, dans les forêts de Dalsland, la région des grands lacs. J'y ai retrouvé, comme allant de soi, cette rêverie que Nietzsche, croisant nordisme et hellénisme, avait magnifique-